

– C'est pas du chagrin, grand-Léon, c'est juste de l'eau qui déborde...

– Oh, mon grand, mon tout petit... Allez, c'est fini. Reprends-toi, reprenons-nous. Il faut finir ce meuble pour Joseph si on veut manger à l'œil au Pique-assiette... Tiens, ramasse ton tournevis.

Je me suis mouché dans ma manche.

Et puis, en plein milieu du silence, alors que j'attaquais la deuxième porte, il a ajouté :

– Juste une dernière chose, et après je ne t'en parle plus. Ce que je voulais te dire est très important... Je voulais te dire que si tes parents se disputent, ce n'est pas à cause de toi. C'est à cause d'eux, et d'eux seuls. Tu n'as rien à voir là-dedans, tu n'y es pour rien, tu m'entends ? Pour rien du tout. Et je peux même t'assurer que si tu étais toujours premier en classe, si tu

ne ramenaient que des 19 et des 20, eh bien, ils continueraient à se disputer. Ils seraient juste obligés de trouver d'autres prétextes, c'est tout.

Je n'ai rien répondu. J'ai passé une première couche de Bondex sur le meuble de Joseph.

**

Quand je suis rentré chez moi, mes parents feuilletaient des prospectus et tapotaient sur une machine à calculer. Si la vie était comme dans une bulle de bande dessinée, j'aurais vu de la fumée noire au-dessus de leurs têtes. J'ai dit : « B'soir » en me dirigeant rapidement vers ma chambre, mais ils m'en ont empêché :

– Grégoire, viens par là.

Au son de sa voix, j'ai deviné que mon père n'était pas d'humeur à plaisanter.

— Assieds-toi.

Je me demandais à quelle sauce j'allais encore être mangé...

— Comme tu sais, ta mère et moi nous avons décidé de t'envoyer en pension...

J'ai baissé les yeux. Je pensais : « Pour une fois que vous êtes d'accord sur quelque chose ! Ce n'est pas trop tôt. Dommage que ce soit sur un truc aussi nul... »

— J'imagine que cette idée ne t'emballe pas, mais c'est ainsi. Nous sommes dans une impasse. Tu ne fais rien à l'école, tu as été renvoyé, personne ne veut de toi, et le collège du quartier ne vaut rien. Il n'y a pas trente-six solutions... Mais ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que c'est très cher. Il faut que tu te

rendes compte que nous faisons un gros effort financier pour toi, un véritable effort...

J'ai ricané dans ma tête : « Oh... mais il ne faut pas ! Merci ! Merci, Messesigneurs. Vous êtes trop bons. Puis-je vous baiser les pieds, Messesigneurs ? »

Mon père a continué :

— Tu ne veux pas savoir où tu vas aller ?

— ...

— Tu t'en moques ?

— Non.

— Eh bien, nous n'en savons rien, figure-toi. Cette histoire est un vrai casse-tête. Ta mère vient de passer l'après-midi au téléphone, sans succès. Il faut trouver un établissement qui accepte de te prendre en cours d'année et qui...
— C'est là que je veux aller, ai-je dit en lui coupant la parole.

- Où, « là » ?
- Là.
- Je lui ai tendu le petit dépliant où l'on voyait des élèves travailler derrière un établi. Ma mère a remis ses lunettes :
- Où est-ce ? À trente kilomètres au nord de Valence... Le lycée technique de Grandchamps... Mais il ne font pas collège.
- Si. Il y a aussi un collège.
- Comment le sais-tu ? a demandé mon père.
- J'ai téléphoné.
- Toi ! ?
- Ben oui, moi.
- Quand ?
- Juste avant les vacances.
- Toi ? ! Tu as téléphoné ! Mais pourquoi ?
- Comme ça... juste pour savoir.
- Et alors ?

- Alors rien.
- Pourquoi est-ce que tu ne nous en as pas parlé ?
- Parce que c'est impossible.
- Pourquoi c'est impossible ?
- Parce qu'ils prennent les élèves sur dossier, et il est nul, mon dossier ! Il est tellement nul qu'on ne pourrait même pas allumer un feu avec...
- Mes parents se taisaient. Mon père lisait le programme de Grandchamps, et ma mère soupirait.
- Le lendemain je suis allé en cours normale-ment, et puis le surlendemain, et le jour d'après aussi.
- Je commençais à comprendre l'expression « griller un fusible ».

C'était exactement ça. J'avais grillé un fusible. Un bout de moi s'était éteint et tout m'était devenu égal.

Je ne faisais plus rien. Je n'avais plus d'idées. Plus d'envies. Plus rien. J'ai rassemblé tous mes Légo dans un carton et je les ai donnés à Gabriel, mon petit cousin. Je regardais la télé tout le temps. Des kilomètres et des kilomètres de clips. Je restais allongé sur mon lit pendant des heures. Je ne bricolais plus. Mes mains pendaient bêtement de chaque côté de mon buste maigrichon. Quelquefois, j'avais l'impression qu'elles étaient mortes. Tout juste bonnes à zapper ou à ouvrir des cannettes.

J'étais moche, je devenais crétin. Ma mère avait raison : j'allais bientôt pouvoir manger du foin à table.

Je n'avais même plus envie d'aller chez mes grands-parents. Ils étaient gentils, mais ils ne comprenaient rien. Ils étaient trop vieux. En plus, qu'est-ce qu'il pouvait capter de mes problèmes, grand-Léon ? Rien, vu qu'il a toujours été une bête, lui. Des problèmes, il n'en a jamais eu. Quant à mes parents, laisse tomber... Ils ne s'adressaient même plus la parole. De vrais zombies.

Je me retenais de les secouer un bon coup pour en faire tomber... quoi ? Je ne sais pas.

Un mot, un sourire, un geste ? Quelque chose.

J'étais avachi devant la télé quand le téléphone a sonné.

— Alors, Toto, tu m'as oublié ?

– Euh... Je n'ai pas très envie de venir aujourd'hui...

– Et alors ? Et Joseph ? Tu m'avais promis que tu m'aiderais à lui livrer son meuble !

Oups ! J'avais complètement oublié.

– J'arrive. Excuse-moi !

– Pas de problème Toto, pas de problème. Il ne va pas s'envoler.

Pour nous remercier, Joseph nous a offert un bon gueuleton. J'ai mangé un tartare gros comme le Vésuve, avec des tonnes de petits machins, des câpres, des oignons, des herbes, du piment... Miam. Grand-Léon me regardait en souriant :

– Ça fait plaisir à voir, Toto. Heureusement que ton vieil ancêtre t'exploite de temps

en temps, comme ça tu peux manger à ta faim.

– Et toi ? Tu ne manges rien ?

– Oh... Je n'ai pas très faim, tu sais... Ta grand-mère m'a encore gavé au petit déjeuner. Je savais qu'il mentait.

Après, nous sommes allés visiter les cuisines. Je n'en revenais pas de voir la taille des poêles et des casseroles : énormes. Et puis de grosses louches, des cuillères en bois comme des catapultes, des dizaines de couteaux rangés par ordre de grandeur et super bien aiguisés.

Joseph a lancé :

– Tenez ! voilà Titi ! Notre dernière recrue... C'est un bon gamin. On va se charger de lui mettre une toque sur la tête et puis, vous verrez, dans quelques années, ces couillons du

Michelin viendront lui faire des risettes, c'est moi qui vous le dis ! Tu dis bonjour, Titi ?

– Bonjour.

Il était un train d'éplucher mille milliards de kilos de patates. Il avait l'air plutôt content. Ses pieds avaient disparu sous une montagne d'épluchures. En le voyant, j'ai pensé : « Seize ans... il doit les avoir, lui... »

En me déposant devant chez moi, grand-Léon a encore insisté :

– Bon, alors tu fais comme on a dit, hein ?

– Oui, oui.

– Tu ne t'occupes ni des fautes, ni du style, ni de ton écriture de cochon. Tu ne t'occupes de rien. Tu dis juste ce que tu as sur le cœur, O.K. ?

– Oui, oui...

Je m'y suis mis le soir même. Je ne m'en fou-tais pas tant que ça, puisque j'ai fait onze brouillons. Pourtant ma lettre était assez courte...

Je vous la recopie :

« Monsieur le directeur de l'école de Grand-champs,

Je voudrais être admis dans votre établissement, mais je sais que c'est impossible parce que mon dossier scolaire est trop mauvais.

J'ai vu sur la publicité de votre école que vous aviez des ateliers de mécanique, de menuiserie, des salles d'informatique, une serre et tout ça.

Je pense qu'il n'y a pas que les notes dans la vie. Je pense qu'il y a aussi la motivation.